MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 150. — Juin 1900

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

Mission du lac Stuart, 6 novembre 1899.

LETTRE DU R. P. MORICE AU R. P. TATIN (1).

Du lac Babine au lac d'Ours. — Les compagnons de voyage. — A travers pays inconnu. — Fourrés inextricables, précipices, neiges éternelles, ascension périlleuse de sommets très escarpés, beaux panoramas. — Missions chez les Sékanais. — Retour du lac d'Ours à la Mission du lac Stuart.

Mon révérend et bien-aimé Père,

Je reviens de Pintché, où j'ai été bénir une église récemment construite par les Indiens de ce village. En entreprenant cette petite course, j'étais loin d'être bien portant, et savez-vous ce que j'y ai gagné pour prix de ma peine ? Des coups de couteau, mon révérend Père ; des coups de couteau bien conditionnés, je vous assure, et dont j'ai en ce moment un côté tout criblé ! Et qui, plus est, je dois ces coups à l'amabilité des sauvages mêmes auxquels j'étais allé rendre service, après les fatigues de nos dernières fêtes !

(1) Suite de la lettre publiée dans le numéro de mars.

Comment ? allez-vous me dire, un commencement de persécution ? un martyre ? Vous n'êtes pourtant ni en Chine ni en Corée. Oh ! non, mon bien-aimé Père, notre position reste toujours la même ; ici nous ne pouvons attendre d'autre martyre que celui qui résulte des mille privations et souffrances morales et physiques, inhérentes à la charge d'un immense district comme le nôtre, surtout quand cette charge est concentrée sur une seule tête. Mais il faut bien vous dire que depuis mon voyage en France, j'ai été loin de jouir d'une santé florissante. Dans ces derniers temps, j'ai essayé d'une certaine drogue américaine renommée pour son efficacité contre le malaise qui m'oppresse depuis si longtemps. Comme l'effet ne répondait point aux espérances que sa réclame m'avait fait concevoir, j'ai fini, pour secouer enfin mon mal, par doubler et même tripler la dose. Le résultat, c'est que j'ai été pris au côté gauche de douleurs endurées plus ou moins patiemment pendant deux semaines, mais qui ont fini par devenir absolument insupportables.

Comme mon état ne faisait qu'empirer et que le repos m'était devenu tout aussi difficile que le travail, j'ai fait ce à quoi un autre se serait soumis à ma place ; à plus de 100 lieues de tout médecin et avec l'assurance que dans dix jours je ne pourrais plus sortir du district, je me suis fait sauvage et je me suis laissé saigner par les chirurgiens indigènes. Or, ici, saigner, en pareille circonstance veut dire *darder*, et le couteau remplace naturellement la lancette du praticien d'Europe et la tête de flèche ou les éclats de silex des aborigènes préhistoriques. Ici on darde impitoyablement les chairs endolories dans le but d'en extraire le mauvais sang, et je puis dire que, toute dangereuse que puisse être cette opération — on s'expose à se laisser couper entièrement une ou plusieurs veines — elle ne laisse pas que de procurer un sou-

lagement bien sensible. C'est à elle que je dois aujourd'hui de pouvoir m'entretenir avec vous une seconde fois. Plût à Dieu que vous n'ayez point à regretter personnellement les conséquences de cet heureux dénouement !

Je ne sais si je dois m'excuser de commencer par des détails d'ordre si intime. La vie n'est-elle pas une suite de détails, et, si vous voulez connaître la vie du missionnaire dans nos parages, ne vous est-il pas avantageux, sinon nécessaire, d'être initié à ces mille petits riens de caractère plus ou moins personnel, qui donnent la note du train de vie que nous suivons et des périls auxquels, même à la maison, nous sommes parfois exposés ?

Je reviens donc de bénir l'église de Pintché, sur le lac Stuart, et je puis enfin respirer, non pas que la retraite de la Toussaint m'ait occasionné autant d'ouvrage que les autres années. L'affluence a été beaucoup moins grande que d'habitude, et cela pour plusieurs raisons. Tout d'abord, il faut remarquer que ce poste du fort Saint-James — c'est le nom du fort qui touche à la Mission — est le chef-lieu du district et le point de ravitaillement de tous les forts de la Compagnie de la baie d'Hudson dans le pays. Cette année, l'approvisionnement destiné à ces localités est arrivé trop tard et sa distribution n'a pu se faire que tout dernièrement. D'où absence des Indiens dont les services avaient été requis. En outre, comme je l'ai dit dans ma dernière lettre, jamais, de mémoire d'homme, l'eau n'avait été si haute que cette année. C'est à tel point que l'église que je viens de bénir a failli être emportée par les vagues du lac avant d'avoir été livrée au culte. L'eau étant si haute, il a été impossible d'élever ici l'écluse ou barrière qui sert à la pêche au saumon : d'où disette en perspective et nécessité d'y faire face en profitant de la moindre occasion qui s'offre pour la chasse et la pêche.

Mais ce n'est pas tout. Bien que la neige nous arrive infailliblement chaque mois d'octobre, et nous visite même parfois en septembre, cette première neige n'est généralement que l'avant-coureuse de celle qui doit nous rester tout l'hiver. Or, depuis le 17 octobre dernier, nos forêts sont couvertes d'une couche de neige qui, loin de disparaître, n'a fait que s'épaissir de jour en jour; en sorte que nombre d'ours ont été pris à l'improviste, et, tout en se hâtant de rentrer dans leurs bouges, ils ont laissé des traces qui les ont trahis. De tous côtés on signale pareilles aubaines pour le chasseur indigène. Les Indiens affamés qui se sont attardés à leur poursuite au lieu de se rendre à notre réunion de la Toussaint, sont-ils bien à blâmer? D'aucuns répondront négativement.

Dans tous les cas, nos fêtes sont passées et nous voici en plein hiver. Nos grandes rivières restent seules encore ouvertes; dans huit ou dix jours, nos communications avec le monde civilisé ne seront plus qu'un souvenir. Avant de me mettre à la compilation de mon grand dictionnaire et à la préparation de ma grammaire et autres travaux littéraires, sans oublier l'impression de notre revue mensuelle en caractères syllabiques, je vous prierai, mon révérend Père, de quitter un moment les bords affairés de la Seine pour venir respirer le grand air de nos montagnes, vous enivrer du parfum de nos pins et admirer ici la belle nature du bon Dieu, la nature vierge et authentique telle qu'elle est sortie des mains du Créateur. En France, vous n'avez guère que des contrefaçons: l'homme civilisé, dans son activité fiévreuse, a tout gâté en voulant tout embellir.

Dans ma dernière lettre, j'en étais au terme de ma Mission, au rocher Déboulé. Il me reste à vous parler de mon voyage chez les Sékanais du lac d'Ours.

A mon retour chez les Babines, je trouvai, à Hwotat,

toute une bande de chasseurs qui étaient venus autant pour traiter leurs pelleteries que pour m'emmener chez eux. Ils étaient pesamment chargés, et comme ils devaient reprendre la voie du lac Thatla et remonter la rivière aux Saules, il y avait tout lieu de présumer que le voyage serait d'une lenteur désespérante. Aussi je fais mes plans en conséquence. A 8 ou 9 milles du lac Babine, la rivière qui en découle reçoit un affluent qui prend sa source tout près du lac d'Ours. Je m'enquiers de la nature de ce dernier cours d'eau.

— Il est navigable, me dit-on. N'essaye pas de remonter à pied sa vallée, tu n'y arriverais jamais. C'est une forêt si épaisse, une succession de fourrés si inextricables, que même nous autres sauvages, nous n'y chassons qu'à une certaine distance.

Je retiens donc deux Sékanais, auxquels j'adjoins un sauvage un peu cosmopolite — il n'est ni Porteur, ni Babine, ni Atua, ni Sékanais, ou plutôt il est tout cela à la fois — et je laisse partir la bande d'Indiens du lac d'Ours. Comme ils nous assurent que nous les précéderons de beaucoup à cette localité, je projette, pour ne pas perdre mon temps, une petite excursion sur une montagne voisine, dont le sommet est en ce moment même caressé par les nuages. J'en déterminerai l'altitude en la gravissant pendant que mes compagnons pourront me tuer, pour le grand voyage que je vais entreprendre, une ou deux de ces marmottes qu'on dit si abondantes au pied même de la montagne.

Le temps presse, et pourtant je ne puis résister à la tentation de vous présenter un de mes deux compagnons : Duncan, dit Jim, dit Lokuamokst, dit... Mais à quoi bon vous décliner tous ses titres? Qu'il me suffise de vous dire que c'est un des membres de la haute noblesse atua, qu'il a tout quitté pour se donner à Dieu. C'est en même

temps un meurtrier qui s'est débarrassé violemment d'un homme pour s'unir à une femme. Fils d'un père babine et d'une mère atua, Duncan avait été élevé sur la Skeena dans toutes les superstitions propres aux indigènes de race tsimpsiane. Ses grands *patbaches* ou festins d'apparat l'avaient rendu fameux parmi ses compatriotes, et pour un Indien, ses richesses étaient des plus considérables.

Un jour, il jeta les yeux sur une jeune fille babine qui lui plut, et il avait du même coup constaté que sa femme n'était pas ce qu'il lui fallait. Il s'était rappelé sa mauvaise humeur et son infidélité flagrante, et s'était dit qu'il était temps d'en finir.

Pendant longtemps il demanda inutilement la main de la jeune fille babine. Pareille union était impossible, lui déclarait-on; un Indien de la race maudite des Atuas ne pouvait s'allier à une catholique. A ses supplications, je répondais de la même manière. Il allait abandonner son pays, me disait-il, il se ferait baptiser et vivrait désormais chez les Babines.

— Promesses de célibataire, lui répondis-je; tu ne seras pas plutôt marié, que tu retourneras à tes superstitions, à tes fanfaronnades ridicules et à ta parenté atua.

Longtemps il insista, accumulant promesses sur promesses, protestations sur protestations. Il ne craignit même pas de faire intervenir dans l'affaire M. Loring, l'agent des sauvages. Enfin, pour me prouver la sincérité de ses bonnes intentions, il consentit à venir passer trois mois à la Mission, à 230 milles de chez lui, et pendant ce temps, outre qu'il s'efforçait de se rendre utile, il apprit le catéchisme, chose assurément peu facile à un individu qui ne parle pas le porteur. Il fut enfin baptisé et marié, et depuis il a tenu parole.

Et pourtant, bien qu'au comble de ses désirs, le bonheur de Duncan n'est pas sans mélange. D'abord, aux yeux de l'Indien, dans l'opinion de ses proches surtout, il a passé par le baptême catholique, de l'opulence à la misère. Il est vrai qu'il a fait le sacrifice de sa position première ; il n'a jamais pleuré les oignons d'Égypte. Mais il faut bien dire que, comme la grâce sanctifie sans changer la nature, mon néophyte reste un de ces caractères brouillons, quelque peu chicaniers, qui se croient toujours plus ou moins lésés dans leurs droits réels ou prétendus. D'où recours continuels à l'autorité pour se faire rendre justice. J'en sais quelque chose, M. Loring aussi ! Bref, il n'est pas parfait, mais il a bonne volonté, et, quant à moi, j'avoue que je l'admire. Il écorche abominablement la langue babine, aussi est-il la risée même des enfants après avoir été comme le roi de son pays, et il faut bien dire également que, ni sa femme ni son beau-père, ne sont des modèles de mansuétude évangélique. Comme on le lui fait quelquefois remarquer, des gens moins patients seraient déjà retournés dans leur pays.

— C'est vrai, répondit-il, mais j'ai fait au prêtre des promesses que je dois tenir jusqu'à ma dernière heure. Le prêtre, après tout, n'est-il pas le représentant de Dieu sur la terre, et qui serait assez téméraire pour mentir à Dieu ?

C'est ainsi que Dieu se sert des moyens les plus divers pour attirer à lui !

Donc, pendant que la bande de chasseurs sékanais reprenait lentement le chemin de leur pays, Duncan et un jeune Babine m'accompagnaient dans ma petite excursion sur les montagnes, à l'ouest de Hwotat. C'était une vraie tournée d'amateur, puisque je pus me rendre à cheval, presque sans désemparer, jusqu'au pied du pic

que je devais escalader. Il n'y a pas, que je sache, de montagne de plus facile accès dans tout le pays. Une fois que vous avez dépassé la limite du bois, 2 500 pieds d'altitude, vous chevauchez le long de vastes espaces tapissés d'une espèce de gazon fleuri propre à ces hauteurs, et vous traversez les immenses bandes de neige perpétuelle qui donnent naissance à autant de torrents. A droite et à gauche, les marmottes vous saluent de leurs sifflements stridents et ne sont pas toujours assez habiles pour parer les coups de fusil de mes compagnons qui me laissent prendre les devants pour leur donner la chasse.

Il est 5 heures du soir, et, comme le sommet à gravir est justement libre de tout nuage, j'en tente immédiatement l'ascension. Le mont n'est pas très haut, 6500 pieds seulement, mais ses flancs sont très escarpés. C'est peut-être cette circonstance qui explique son nom de *Tsé kè éts*. D'après la légende, une femme, voulant l'escalader, y aurait autrefois trouvé la mort dans une chute. Pour les blancs, ce sera désormais le mont French, en l'honneur du commis en charge du fort Babine.

Je ne parle pas du splendide panorama qui se déroule à mes yeux ébahis, des blanches couches de neige perpétuelle et des cascades écumantes, de la nuit passée sans tente au milieu des arbustes rabougris que secouait la tempête, et des étreintes d'un froid aussi mordant qu'il était précoce, et je retourne de suite au village babine où mes deux Sékanais préparent le départ du lendemain.

New-Westminster, 29 décembre 1899.

Hélas, mon révérend Père, j'avais trop compté sur l'efficacité de la chirurgie indienne, et cette coupure, dans ma lettre, vous dira que j'ai été obligé de descendre au lac William d'abord, puis à New-Westminster, où je

vais passer l'hiver. En attendant que je puisse remonter à ma chère Mission du lac Stuart, je reviens vous inviter à m'accompagner en esprit dans mon voyage du lac Babine au lac d'Ours. Je laisse à mon journal le soin de vous guider dans cette tournée apostolique.

Mercredi 9 *août* 1899. — Sur le point de quitter la population babine réunie pour nous dire adieu, nous apprenons que la rivière sur laquelle nous avions compté pour la plus grande partie de notre voyage n'est pas navigable. Ce ne sont, paraît-il, que roches et rapides; inutile d'essayer de la remonter. C'est là un contre-temps d'autant plus fâcheux que j'aurai à franchir à pied toute la distance qui nous sépare du lac d'Ours.

Nous partons dans un grand canot que les deux Babines qui nous accompagnent devront ramener jusqu'à l'extrémité septentrionale du lac Mac-Donald. En quittant le lac Babine, un de mes Sékanais nous donne la mesure de son habileté en tuant d'un seul coup de carabine deux becs-scie sur la petite rivière qui relie cette dernière pièce d'eau au lac Mac-Donald. Vers midi, nous faisons le partage des bagages entre mes trois porteurs : Tœrôts le Nahanais, plein de bonne volonté, quoique entiché de manières quelque peu prétentieuses; Jean-Marie le Sékanais, jeune homme mince comme une allumette et naïf comme un enfant, et Sahid le cosmopolite, fort gaillard, qui peut avoir vu quarante printemps, et qui est aussi serviable que foncièrement religieux. Ce qui me revient à porter ne compte plus, comparé à l'énorme charge de mes trois compagnons. Notre tournée se fera en terrain neuf : aucun de nous ne connaît la voie que nous allons suivre. Il paraît même que nous serons les premiers à effectuer pareil trajet.

Nous nous enfonçons d'abord dans le nord-est, au travers d'une épaisse forêt, et je n'ai pas fait 5 milles que

je m'aperçois de la disparition de ma boussole. Cet accident occasionne quelque retard, mais nos recherches ne restent pas infructueuses. Sans boussole il me serait bien difficile, sinon impossible, de relever correctement la topographie du pays que nous allons parcourir. Cet après-midi, nous avons l'avantage d'un soi-disant sentier de chasse, si peu marqué que, vers le soir, mes compagnons se demandent si nous ne l'avons pas quitté. Les avis sont partagés, lorsque tout à coup nous débouchons sur un grand marais. Au delà, nous apercevons dans le lointain une chaîne de montagnes couvertes de neige perpétuelle, qui se dresse à l'horizon comme une muraille gigantesque et semble vouloir nous barrer le passage.

— Nous avons fait fausse route, s'écrient mes compagnons; nous aurons à suivre et non à traverser cette chaîne de montagnes.

Nous nous frayons donc un passage, non sans payer de notre personne, à travers des fourrés épineux et des troncs d'arbres empilés sur le sol, et finissons par retrouver à gauche l'espèce de sentier que nous avions effectivement perdu. Puis nous campons près d'une flaque d'eau saumâtre. Nous sommes à 16 milles du lac Babine.

10 *août*. — Pluie fine et persistante, ce matin. Nous avons d'abord longé le plateau élevé qui s'étend de chaque côté de la rivière que nous avons à notre gauche. De temps en temps nous abattons une poule sauvage que Jean-Marie servira *in tempore opportuno*. Vers midi, nous dégringolons plutôt que nous ne descendons la vallée, et nous nous réconfortons quelque peu sur la grève, à la façon des héros de l'*Énéide*. La pluie nous revient dans l'après-midi et accentue la difficulté de notre marche en rendant plus glissants les galets arrondis et les roches dénudées que nous avons à franchir le long de la rivière.

Bientôt nous avons les mains et les coudes tout ensanglantés par les chutes auxquelles nous sommes condamnés. Mais ceci n'est qu'une bagatelle en comparaison du danger que nous courons de dégringoler dans la rivière rapide et tapageuse au-dessus de laquelle nous sommes parfois comme suspendus.

Nous nous aventurons vers le nord. Toute trace de sentier a maintenant disparu, et, ruisselants de sueur et exténués de fatigue, nous campons le soir, après une course d'environ 17 milles.

11 *août.* — Bien que nous n'ayons guère fait plus de 14 milles aujourd'hui, cette journée a été exceptionnellement fatigante. Nous avons erré plus ou moins à l'aventure, quoique nous nous soyons généralement servis de la rivière comme de point de repère. C'est un exercice gymnastique incessant sur les roches nues, les troncs d'arbres empilés les uns sur les autres, la mousse qui dissimule des cavités traîtresses, et enfin des marais où nous devons courir pour ne pas trop enfoncer. Un peu avant midi, je me sens mal, et nous nous reposons près d'un affluent de la rivière.

Dans la soirée, c'est pire encore. Comme il devient évident que la vallée que nous suivons n'est pas viable à des gens pesamment chargés comme nous le sommes, nous tenons conseil et nous nous décidons à tendre à l'avenir vers l'est afin de gagner au plus tôt la chaîne de montagnes entrevue avant-hier, et qui, du moins, nous débarrassera de cette terrible forêt où nous ne pouvons plus avancer qu'au prix d'incroyables fatigues. Dans ce but, nous gravissons un de ses contreforts qui offre à lui seul tous les inconvénients qui ont jusqu'ici entravé notre marche. Aux difficultés précédentes s'ajoutent même des fourrés d'une espèce de plante épineuse au milieu desquels il faut nous frayer un chemin en nous

protégeant la figure par le moyen de nos bras qui doivent manœuvrer comme des moulinets. Et pourtant nul n'en sort indemne. Pour donner une idée de la scélératesse de cette plante, il suffit de dire que les Anglais l'appellent *devil's bush* (buisson du diable). Pour les gens de science, son qualificatif de *Fatsia horrida* n'est pas moins significatif. Haute de 4 à 5 pieds, parfois davantage, il n'est pas jusqu'aux nervures de ses feuilles, qui mesurent près de 1 pied de large, qui ne soient garnies d'épines fines et excessivement acérées.

Et pourtant nous montons toujours la rampe escarpée et glissante de la montagne, mais je ne tarde pas à tirer la jambe. Mon malaise reprend, et malgré tous mes efforts je dois rester en arrière.

— Ne pourrions-nous pas camper ? m'écriai-je.

— Impossible, il n'y a point d'eau ici.

Et je me laisse tomber par terre, absolument à bout de forces.

Mais écoutez. Ne serait-ce point le murmure d'un ruisseau que j'entends à droite ? Mes compagnons s'en assurent, et, par un suprême effort, je contourne la montagne pour aller les rejoindre sur la mousse, où ils préparent déjà le campement.

12 *août.*— Les Porteurs ont deux mots différents pour désigner une montagne : *cœs* et *azœl.* Le premier s'applique à toute élévation considérable dont le sommet est plus ou moins boisé ; le second se dit seulement des montagnes alpestres, massifs généralement rocheux, dénudés et escarpés, dont la cime domine la ligne du bois. Cette ligne n'est point imaginaire; à distance, on croirait la forêt coupée au couteau, tellement sa limite supérieure est prononcée; dans nos parages cette ligne marque presque uniformément le 5 200e pied d'altitude. Au-dessus, de chétifs bouquets de pins balsamiques sans troncs et

hauts de 2 pieds environ : on dirait des genévriers nains. Cette végétation ne se trouve jamais plus bas. Puis, rien que la roche nue, de petits espaces tapissés de lichen, de mousse, de bruyère ou d'herbe fine et clairsemée, et de distance en distance, remplissant les ravins ou couvrant les flancs ombragés de la montagne, de gigantesques bandes de neige perpétuelle, dure et glacée, qui courent du sommet à l'entrée de la vallée, formant souvent, avec la ligne perpendiculaire, un angle d'au moins 75 degrés.

Tels sont les accidents de la nature avec lesquels nous avons aujourd'hui fait connaissance. C'est, en premier lieu, un autre contrefort de la chaîne principale que nous doublons, puis un marais d'une eau stagnante et profonde, enfin une troisième montagne boisée, *cœs*, où nous nous perdons un instant. Dire les dégringolades, les culbutes et les blessures de la journée, le long des ponts aériens formés par les troncs d'arbres, qui relient entre eux les différents accidents de la forêt, ne serait guère facile. Dès avant midi, nous n'en pouvons plus, lorsque, tout à coup la forêt disparaît comme par enchantement, nous laissant voir à une faible distance la grande chaîne de montagnes vers laquelle nous tendons depuis deux jours. *Asiyam!* s'écrie alors Jean-Marie, émerveillé de rencontrer sous d'autres cieux le pendant de ses montagnes natales, et le voilà qui part avec sa charge, qui gambade sur la bruyère en fleurs et pousse des cris de joie.

Désormais nous allons faire les chamois. En attendant, nous jetons nos charges sur les bords d'un clair ruisseau que nous envoie un massif de neige suspendu aux flancs de la montagne, nous nous étirons les jambes en nous roulant sur les fleurs alpines, et nous nous gaudissons de n'avoir plus cette terrible forêt à traverser. Jean-Marie nous prépare un petit lunch, tandis que chacun fait l'inventaire des blessures et contusions reçues. Puis Tœrôts,

qui a pris les devants, nous rejoint avec une marmotte que nous aurons soin de ne pas laisser faisander.

Nous sommes heureux comme des écoliers en vacances, lorsqu'un fort orage éclate, la foudre bat les sommets d'alentour, et en un clin d'œil nous nous trouvons comme emprisonnés dans nos habits, qu'une pluie torrentielle fait adhérer à nos membres endoloris. Nos bagages ont le même sort, ce qui n'arrange guère mes porteurs dont les épaules sentent fort bien la différence entre le sec et le mouillé. La forêt aurait-elle donc après tout quelque avantage ?

Après midi, nous gravissons les flancs escarpés de la montagne qui se prolonge à perte de vue et que nous suivrons désormais aussi longtemps que possible. Nous cheminons péniblement le long d'une rampe par trop raide pour que la marche ne soit pas très fatigante, et nous nous faufilons le long des sinuosités, ravins ou défilés, qui coupent çà et là la montagne en autant de mamelons divers. Puis c'est une immense bande de neige qui nous arrête. Elle est aussi à pic qu'elle puisse être sans déterminer une avalanche. D'un ton inquiet mes compagnons m'interrogent après avoir promené leurs regards sur l'abîme.

— Penses-tu pouvoir traverser? me demandent-ils. Tu sais qu'il suffit d'un faux pas pour glisser jusqu'au fond de la vallée.

Puis, sans attendre ma réponse, Sahid a déjà entamé de sa hache les flancs du massif, et aidés de nos mains et de nos genoux, nous atteignons la terre ferme en ayant soin de ne pas manquer du pied les entailles creusées dans l'élément glacé. Bien que nous tournions le dos à l'abîme, il faut avouer que pareil exercice n'est pas fait pour les gens nerveux.

Ce premier mauvais pas franchi, nous méritons bien

de prendre haleine un instant. Assis sur la roche nue, je contemple à mon aise la nature du bon Dieu. Rien de semblable en Europe, que je sache. C'est une vraie carte géographique que j'ai en ce moment sous les yeux. En face, un peu à gauche, ce sont les monts Babines qui se projettent jusqu'à l'horizon, et parmi lesquels je puis distinguer le mont French; plus au sud, c'est l'extrémité du lac Babine avec le lac Mac-Donald tout entier. A droite et à gauche, d'immenses chaînes de montagnes couronnées de glaciers verdâtres et de neiges perpétuelles. Au milieu, la vallée de la rivière, dont je ne puis guère suivre que quelques méandres blancs comme des traînées d'argent, au milieu de sombres forêts parsemées de lacs et de marais. Tout à côté, des pics si aigus qu'on les croirait affilés de main d'homme; plus loin, des crêtes alpestres déchiquetées par le temps comme une dentelle grossière, et, à nos pieds, le torrent qui, depuis le jour de la création, n'a cessé de mugir. En face de pareilles beautés, comment ne pas s'écrier avec les enfants dans la fournaise : *Benedicite, glacies et nives... montes et colles, Domino !*

Après avoir béni l'auteur de la neige et des monts, je me suis bientôt trouvé dans l'obligation de rendre grâces à l'un de ses privilégiés, le bon saint Antoine de Padoue, et voici comment. Je venais de traverser sur la neige un ravin profond, et, remontant un des nombreux mamelons qui accidentent la montagne, j'avais voulu m'assurer de sa hauteur. Consultant mon petit baromètre de poche, j'avais constaté qu'il accusait une altitude de 5 600 pieds, puis m'étais mis en devoir de franchir cette éminence pour rattraper mes compagnons plus alertes que moi. Jean-Marie, qui s'attendait bien à me voir faire fausse route en cet endroit, s'était obligeamment posté au point où je devais passer. L'exemple étant contagieux,

je m'étais reposé quelques minutes à ses côtés, lorsque, me levant avec lui pour descendre un précipice, je m'étais aperçu de la disparition de mon baromètre.

— Je viens de le consulter là-haut; je l'ai sans doute laissé tomber par mégarde, me dis-je.

Et me voilà à remonter la côte et à fouiller des regards les moindres accidents du sol. Tous les coins et recoins de la roche me passent successivement sous les yeux; l'herbette du plateau est minutieusement inspectée. Peine perdue; point de baromètre. Jean-Marie se met de la partie ; une douzaine de fois au moins nous revenons sur nos pas et toujours nous constatons l'inutilité de nos efforts. Mon compagnon, qui ne peut se rendre compte de l'étendue de ma perte, commence à s'impatienter.

— Après tout, me dit-il, qu'est-ce que cette petite boîte ronde, pour qu'elle te soit si précieuse? Il y en a bien d'autres semblables chez les blancs?

— Parfaitement, mais j'en ai besoin pendant ce voyage même, et je ne pense pas le recommencer jamais. Ensuite, c'est pour moi un souvenir d'un ami, et à ce titre j'y tiens beaucoup.

Cependant Sahid et Tœrôts s'inquiètent de notre absence et le premier nous revient pour s'informer si aucun malheur ne nous est arrivé. Mis au courant de l'accident, il inspecte minutieusement les flancs du précipice en les remontant pour venir nous trouver. Jean-Marie l'y a déjà précédé; aussi ne sommes-nous point surpris de l'entendre nous assurer que l'instrument ne s'y trouve point. Nous recommençons tous les trois l'inspection des replis du mamelon. Toujours même résultat. Jean-Marie se décourage enfin et va s'asseoir près de sa charge, sur l'arête qui domine le précipice. Montre en main, voilà déjà plus d'une heure de perdue en vaines recherches; ne serait-il pas mieux de continuer notre chemin? Non,

dis-je; je veux tenter un dernier effort. J'ai bien souvent entendu parler de la puissance de saint Antoine de Padoue en pareille circonstance. Je le prie intérieurement de me venir en aide et promets une messe en son honneur pour les âmes du Purgatoire s'il me fait retrouver mon baromètre. Puis je pars avec Sahid pour recommencer des recherches, que nous ne pouvons nous empêcher de croire bien inutiles. Au bout de deux minutes à peine, un cri retentit au fond du précipice : c'est Jean-Marie qui, sans chercher, vient d'y apercevoir l'objet tant désiré. Et dire que nous avions par deux fois examiné l'endroit où il se trouvait! Gloire et reconnaissance au bon saint Antoine!

Pendant ce temps, Tœrôts a tiré deux marmottes ; une troisième reçoit la charge de sa carabine au moment même où nous le rejoignons. Malgré leurs attentions pour moi, mes compagnons veulent maintenant regagner le temps perdu; ils m'ont vite laissé en arrière. Ma chaussure, déjà beaucoup trop grande pour moi et ramollie par la pluie et la neige que nous foulons aux pieds, a cédé sous mon poids, et, comme nous suivons constamment en travers les flancs rocheux et très escarpés de la montagne, elle a pris un mauvais pli qui m'étreint les pieds comme dans un étau. C'est là un détail, qui, tout insignifiant qu'il paraisse, ne m'en rend pas moins le reste du voyage infiniment pénible. Impossible de suivre mes porteurs autrement qu'à une forte distance.

Voici une espèce de ravin formé probablement par une avalanche qui a écorché la montagne en laissant à nu sa surface sablonneuse et humide, en même temps que très escarpée. J'essaye de m'y aventurer : le sable cède sous mes pas, et je n'ai que le temps de regagner la terre ferme à la hâte. Je remonte l'escarpement espérant éviter l'éboulis en traversant au-dessus du point où il s'est pro-

duit. Démarche inutile : la partie supérieure est occupée par un banc de neige infranchissable. Je dois donc redescendre au point de ma première tentative, et prenant mon cœur à deux mains, je m'engage définitivement le long de ce sable mouvant, suspendu à 1000 mètres au-dessus de la vallée.

Mon Dieu !... C'est le cri instinctif de tout homme en détresse. Je ne l'ai pas plus tôt poussé que je me trouve accroché par les mains à une pierre qui, fort heureusement, m'empêche de dégringoler davantage. J'ai tout simplement glissé l'espace de quelques mètres, et, sans cette bienheureuse pierre, je ne serais probablement aujourd'hui qu'une masse informe gisant au fond de l'abîme.

Et maintenant, que faire? Je mesure du regard la distance à parcourir, je considère le peu de solidité du sol où suinte une eau glacée et contemple en esprit le gouffre béant que mes yeux n'osent regarder et au-dessus duquel une faible pierre me retient suspendu. Si elle aussi venait à s'ébouler ?... O mon Dieu, ayez pitié de votre missionnaire qui voudrait aller vous gagner des âmes ! Marie, ma mère, venez à mon secours !

Et me voilà parti à la course, effleurant à peine la paroi du précipice et faisant voler sous mes pieds une grêle de cailloux et de gravier. Merci, mon Dieu, je suis en lieu sûr. Accroupi sur une roche qui domine l'abîme, je respire bruyamment et essuie la sueur froide qui perle sur mon front. J'ai peine à me croire encore vivant.

Puis je continue à longer la montagne au-dessus de la ligne de la forêt, et, au coucher du soleil, je rejoins mes compagnons qui m'attendent au milieu d'un bouquet de *tsœr* ou pins nains. Campons.

Dimanche 13 août. — Nous avons essayé aujourd'hui de nous remettre un peu de nos fatigues et des émotions

de la veille en restant au campement. Il faut bien aussi sanctifier le jour du Seigneur. Sahid, qui a eu la précaution d'emporter son livre en caractères syllabiques, en profite pour en lire une bonne partie aux deux Sékanais qui n'en peuvent croire leurs oreilles. J'admire sa patience, non moins que son ingéniosité, qui lui a permis d'apprendre à lire, je ne sais comment, puisque je ne lui ai jamais donné une leçon et qu'il n'a jamais habité aucun village indien.

Vers le soir, je l'envoie gravir, baromètre à la main, un pic qui se dresse au-dessus de notre campement et atteint une altitude de 7000 pieds. Il a, dit-il en revenant, manqué de se geler sous l'effet d'une bise très prononcée. Entre temps, Jean-Marie, que j'ai renoncé à désabuser de ses folles frayeurs relativement à un animal monstrueux prétendu anthropophage, va nous tirer une marmotte qui s'est aventurée trop près de nous.

14 *août*. — Notre sommeil a été troublé la nuit dernière par un bruit de rochers qui se sont détachés de la cime de la montagne pour se précipiter dans la vallée. Nous remercions le bon Dieu de ne nous être point trouvés sur leur chemin. Ce matin, nous avons repris notre course aventureuse le long de la montagne aux flancs de laquelle nous avons dû nous accoler pour ne pas dégringoler. Oh! les précipices! Nous leur tournons le dos ou bien fermons les yeux pour ne point avoir le vertige. Et mes pieds!... Serions-nous donc tombés de Charybde en Scylla? Nous en sommes réduits au point de regretter la forêt! Maintes fois, nous devons nous faufiler le long de roches qui surplombent l'abîme et auxquelles il faut nous cramponner en nous renversant en arrière, le corps penché dans le vide. Je suis fier des félicitations de mes Indiens, qui ne s'attendaient pas à voir un blanc les suivre le long des casse-cou qui nous servent de chemin.

Vers 10 heures, même mes Sékanais commencent à ne pas trouver où mettre le pied, et force nous est de grimper jusqu'à la cime de la montagne. Quel grandiose spectacle ! Du côté oriental, c'est un amas de montagnes qui semblent avoir été jetées pêle-mêle par la main du Créateur. Glaciers et torrents s'y disputent le terrain et produisent çà et là des cascades argentées. A mes pieds, c'est-à-dire à 1450 mètres au moins, c'est un petit lac vert qui donne naissance à une rivière dont je doublerai l'embouchure plus tard. La crête de la chaîne que nous suivons est agrémentée de mille escarpements, et, çà et là, entre leurs parois rocheuses, d'immenses couches de neige perpétuelle. Par endroits, cette neige paraît avoir une vingtaine de pieds d'épaisseur. Longtemps nous suivons ces plaines glacées. Ce ne sont plus les encombrements de la forêt ni la rampe ardue des précipices ! Vivent donc la joie et la bonne humeur, et nous voilà, oubliant la fatigue, à courir comme des enfants sur cette neige durcie par les zéphyrs, et qui n'a très probablement jamais encore été foulée par les pieds de l'homme.

Mais il est écrit que notre joie sera de courte durée, car voici un précicipe, pire encore que tous les précédents, qui nous barre le passage. La montagne se termine brusquement et nos yeux effrayés plongent soudain dans un abîme à donner le vertige. Il nous faut rétrograder quelque peu et descendre en zigzags. Il est 2 heures et demie de l'après-midi ; nos estomacs crient famine et nous nous arrêtons sur la bruyère, près d'une pièce d'eau. En vrais Sékanais, mes compagnons n'apprécient guère que la venaison comme aliment. Tœrôts vient justement de tirer une marmotte qui a réussi à regagner son trou pour y mourir, et nous n'avons point avec nous le long crochet usité en pareille circonstance. Un nouveau coup de feu retentit : c'est une autre marmotte que la Provi-

dence nous envoie : *et tu das escam illorum in tempore opportuno.*

Comment décrire maintenant les dégringolades, les culbutes et les glissades de l'après-midi ? Qu'il suffise de savoir que nous descendons par un angle tout près de 85 degrés, quand nous ne prenons pas la ligne perpendiculaire. Quelque aspérité du rocher, un trou dans la mousse, une fissure plus ou moins profonde, ou bien, à partir d'une certaine altitude, quelque buisson ou arbrisseau accolé au versant humide de la montagne ; tels sont les marchepieds qui nous empêchent généralement d'être précipités au fond des crevasses dont le massif est criblé. Que le buisson vienne à céder, ou bien que notre pied manque l'endroit visé, et nous voilà glissant et roulant au milieu des épines jusqu'à ce qu'un tronc d'arbre ou quelque autre accident du sol nous arrête. A 1700 pieds au-dessous de l'endroit où nous avons fait halte, nous traversons une rivière à l'eau si limpide, qu'elle nous laisse apercevoir jusqu'aux moindres paillettes de mica dont son lit est semé, et, à une faible distance de l'autre côté, nous recommençons à monter. Cette rivière arrose une vallée verdoyante qui coupe la montagne en deux. Nous faisons de nouveau connaissance avec le bois. Au confluent de deux ruisseaux, dont nous verrons probablement demain les sources, nous campons sur la fougère.

15 *août.* — En dégringolant la rampe escarpée d'hier, Jean-Marie s'est fait mal, paraît-il, et aujourd'hui il se plaint de douleurs internes. Pauvre Jean-Marie ! D'ordinaire si gai et si expansif, il est tombé la tête la première, avec son lourd fardeau sur le dos, d'une hauteur de plusieurs mètres, et malgré sa bonne volonté son mal le rend triste. Nous cheminons lentement en compagnie de Sahid, et continuons l'ascension de la montagne. Il pleut,

la bruyère est glissante. Tœrôts, qui reconnaît maintenant le pays où nous avons pénétré, nous a quittés de bon matin pour aller donner la chasse aux marmottes.

Nous émergeons enfin de la forêt et tombons sur des sommets arrondis et herbeux. C'en est donc fait des escarpements dénudés de ces derniers jours. Personne ne les regrette. Mais il y a mieux. Voyez là-haut, encore bien loin, un point noir qui remue : c'est Tœrôts avec sa carabine. Jean-Marie l'a rejoint, Jean-Marie qui, à la vue du butin, a oublié son mal et la fatigue. Il est maintenant tout à la joie.

— Voyez, dit-il, en étalant successivement six marmottes, regardez bien : il n'y en a pas une petite dans tout le tas. *Asiyam!* Nous n'allons pas jeûner !

Nous marchons bon train maintenant, traversons des défilés tapissés de bruyère et arrosés par nombre de ruisseaux qui gazouillent sous la mousse. La neige est toujours là ; mais, la hauteur des terres qui séparent le bassin du lac Babine de celui du lac d'Ours une fois passée, elle se fait de plus en plus rare, et notre marche n'en devient que plus facile. Nous nous arrêtons vers midi sur le versant oriental de la montagne.

Du sommet du col, on m'a fait remarquer, au loin, un grand espace, dont le vert tendre annonce l'absence de la forêt. C'est, paraît-il, une vaste étendue, moitié prairie, moitié marais, que nous devons traverser. Tout entier à la joie de ne plus avoir les terribles rampes de ces derniers jours à longer ou à escalader, je m'enfonce dans le bois coupé çà et là de petites prairies, pendant que mes Indiens ficellent de nouveau leurs fardeaux. C'est un peu téméraire à moi, je le sais ; car si je venais à manquer ledit marais, qui se trouve à une lieue du point où nous avons fait étape, je pourrais me perdre pour tout de bon, Et pourtant, boussole à la main, je

hâte le pas, sachant bien que mes porteurs n'auront pas de difficulté à me rejoindre.

Mais qu'est-ce que j'aperçois sur la vase? Aïe! ce sont des pistes toutes fraîches du terrible ours gris! Et moi qui pour toute arme n'ai que le paquet qui me coupe le dos! Mais à la garde de Dieu! L'ours peut être en arrière aussi bien qu'en avant. Je franchis donc au pas gymnastique la soi-disant prairie, au milieu d'une pluie battante et saute les ruisseaux qui, dans les saules, la coupent en tous sens. Pour ne pas me perdre, j'ai soin d'attendre sur la lisière du bois mes compagnons tout étonnés de mon ardeur insolite. Je ne le leur dis point, mais ici je puis bien avouer que la peur donne des ailes.

Après avoir pataugé dans nombre de marais, nous campons, après une course d'au moins 18 milles.

16 *août*. — Nous avons définitivement pris congé des montagnes et, après avoir traversé plusieurs cours d'eau assez considérables, nous avons gagné, absolument éreintés, les bords de la rivière aux Saules, que nous avons eu toutes les peines du monde à traverser. De l'autre côté, nous sommes tombés sur un sol aride et parsemé de débris de roches granitiques, entre lesquels quelques maigres airelles noires ont un moment attiré notre attention; puis, accablés de fatigue, nous nous sommes arrêtés au milieu des fougères et des terribles buissons épineux (*devil's bush*) pour passer la nuit.

17 *août*. — Oh! les épines! comme elles ont rendu la marche lente et pénible! Nous avons pourtant vaincu les difficultés de la route et sommes arrivés vers midi à l'extrémité méridionale du lac d'Ours. Il en était temps, et nous avons trouvé bien longs les 104 milles qui nous séparent du lac Babine. Treize autres milles en canot nous ont conduits à destination, et nous voici au milieu de cette excellente population sékanaise, qui nous

attendait d'autant plus impatiemment que les chasseurs que nous devions précéder au village, y sont arrivés hier. Mais quand on leur a expliqué la route que nous avons suivie, l'admiration a succédé à la surprise et, du même coup, nous sommes devenus les héros du jour.

Mon travail au lac d'Ours ne différa pas sensiblement de celui qui m'est imposé dans les autres camps. Seulement, comme les sauvages qui le fréquentent appartiennent à la race sékanaise et parlent un dialecte un peu différent du porteur, les catéchismes et autres instructions qui se font dans cette dernière langue durent être plus minutieux et plus soignés. Il me fallut, en outre, faire ce à quoi je n'ai pas été condamné depuis longtemps, apprendre à se confesser. Je dois même ajouter que je ne réussis pas toujours, au gré de mes désirs : certaines vieilles têtes se montrèrent longtemps réfractaires au service qu'on leur demandait. Témoin ce brave Siméon, grand vieillard à cheveux blancs, qui, au lieu des formules que j'essayais de lui apprendre tour à tour en porteur et en sékanais, s'entêtait à nous gratifier des phrases les plus désopilantes. Pour dire franchement ma pensée, je crois qu'il avait volé le baptême. J'espère pourtant que le bon Dieu eut égard plutôt à sa bonne volonté manifeste qu'au résultat obtenu.

Une des principales causes de mon voyage au lac d'Ours avait été la bénédiction de la tombe de Karta (Pierre), le chef qui m'accompagna autrefois dans ma tournée au fort Graham. Sur le point d'expirer, il m'avait fait écrire pour solliciter cette faveur et j'avais tenu à la lui accorder. Le blanc qui lui servit de secrétaire n'a pas été aussi favorisé. Du reste, qui se serait attendu à voir un mineur dénicher une place de si difficile accès? *Auri sacra fames*, à quelles extrémités ne pousses-tu pas tes victimes! Dans le cas présent, le

blanc qui m'écrivit au nom du chef mourant, un Irlandais catholique. à en juger par son style cérémonieux au sujet de Ma Révérence, s'était offert à porter, seul et sans guide, au lac Babine, le courrier d'une bande de mineurs, qui depuis ont décampé. On ne l'a jamais revu, et l'on a tout lieu de croire qu'il s'est ou bien perdu dans le bois, ou bien noyé sous la glace de la rivière aux Saules.

Nous eûmes la bénédiction très solennelle de la tombe de l'ancien chef, et cette cérémonie fit impression, je le sais, même sur les gens de race atua qui s'y trouvaient présents. J'accordai même faveur à tous ceux qui depuis ma dernière visite s'étaient endormis dans le Seigneur.

Un autre fruit de mon voyage fut la réhabilitation du mariage d'un Sékanais qui, chose extraordinaire dans cette tribu, avait depuis de longues années abandonné sa femme légitime pour vivre avec une Atua.

Enfin, un de mes derniers actes au cours de la retraite fut la nomination d'un chef pour remplacer mon pauvre Karta. Son successeur est un homme de bonne volonté, un chrétien exemplaire, mais qui n'aura probablement jamais sur ses compatriotes l'influence dont jouissait Karta. Celui-ci était un homme énergique, bon parleur et plein d'initiative, avec cela on ne peut plus religieux, sans être un de ces chrétiens spirituellement anémiques, qni n'ont guère d'occasions de mériter, parce qu'ils n'ont presque jamais à se vaincre. L'ancien chef avait autrefois un enfant déjà grandet sur lequel il comptait comme sur son bâton de vieillesse. Or, cheminant un jour tous les deux dans la forêt, le jeune homme tomba dans une rivière profonde et s'y noya. Le père, affolé par la douleur, avait d'abord cédé à l'impulsion de sa nature ardente et, saisissant son coutelas, il allait s'en

percer le cœur, quand il se rappela les enseignements du prêtre : alors, il répéta, sans le savoir, les paroles de Job : « Le Seigneur me l'avait donné, il me l'a repris ; que son saint nom soit béni ! » Puis il se mit à genoux et, après une fervente prière pour le défunt, il jeta à l'eau l'arme qui avait failli devenir l'instrument d'un crime.

Tel était mon ancien chef. Puisse son successeur lui ressembler !

La mission terminée, j'entendis les confessions du plus grand nombre et, pour laisser à quelques retardataires le temps de compléter leur préparation autant que pour me procurer quelques provisions pour le retour et déterminer l'altitude de la montagne qui se dresse à l'ouest du lac, je partis dans l'après-midi du 21 août, en compagnie de mon fidèle Jean-Marie, enchanté d'aller donner la chasse aux marmottes et d'un jeune Nahanais qui répondait au nom de Qœl'a.

Notre première étape fut près de la source de la rivière aux Saules, que nous atteignîmes, après avoir escaladé les flancs escarpés d'une montagne, accolée au massif principal, qui, à quelque distance en arrière, domine tout le pays. Bien que le gibier fût abondant, nous ne pûmes tirer ce jour-là que deux faisans de montagne et nous campâmes à 5 300 pieds d'altitude, dans le voisinage d'un petit lac, dont les deux tiers étaient encore couverts de glace.

Le lendemain, mes compagnons furent plus chanceux et je ne m'étais pas encore levé que déjà ils avaient abattu trois marmottes. Puis, nous nous mîmes en route pour le pic, que *je* me proposais d'escalader. J'emploie à dessein le pronom au singulier, car, bien que mes deux guides me fussent tout dévoués, cette besogne était loin de leur sourire.

Dès la veille, Jean-Marie avait essayé de me détourner

de cette ascension qui, m'assurait-il, était absolument impossible. Aujourd'hui encore, il me répétait sur tous les tons que notre démarche était bien inutile et en même temps il me proposait tel ou tel sommet d'accès plus facile comme but final de notre excursion. Mais je m'entêtai dans ma résolution et, tout en protestant que je ne tarderais pas à changer d'avis, mon Sékanais avait continué à me servir de guide. Nous remontâmes d'abord un défilé agreste, au fond duquel un mince ruisseau, qui n'était autre que la source de la rivière aux Saules, allait s'émiettant au travers des cailloux. Puis, ce fut un immense champ de neige perpétuelle que nous mîmes une demi-heure à franchir. Enfin, sous prétexte que l'ascension d'un massif de neige, suspendu entre deux escarpements de la montagne, était impossible, mais en réalité pour me dérouter et me faire éviter le pic principal, où, me dit-on ensuite, je me serais certainement tué, on me fit remonter à droite, une pente abrupte, qui aboutit à un dos d'âne, haut de 6 800 pieds et où je fus surpris de trouver de petites fleurs bleues, rappelant le myosotis.

Là, Jean-Marie parut triompher. Une masse énorme de rochers se dressait à pic et semblait nous défier.

— Eh bien ! me dit-il, es-tu toujours décidé à monter?

— Certainement, répondis-je, je ne me suis pas exposé à toutes les fatigues de la matinée, pour venir m'échouer ici.

— Mais tu vois bien que cette cime est à pic et qu'il n'y a pas d'homme au monde qui, sans échelle, puisse l'escalader.

— Essayons quand même.

— Mais comment?

— En contournant le massif le long des parois de cette crevasse que tu vois à gauche.

Jean-Marie, voyant que j'étais à l'épreuve de toute objection, finit par y mettre son cœur et nous voilà rampant péniblement le long du massif principal et nous servant des moindres aspérités de la roche comme de points d'appui. Il faut bien avouer pourtant que notre position était loin d'être brillante.

Arrivés de l'autre côté, les avis se partagent : les uns voudraient prendre à gauche, d'autres préféreraient continuer en face. Aucune des voies qu'on propose n'est bien attrayante, et nous restons quelque temps comme acculés au pied d'une roche qui peut avoir 20 mètres de haut. C'est une des cimes de la montagne.

Cependant Jean-Marie, léger comme une gazelle, l'a déjà gravie en prenant une voie détournée. Qœl'a, resté en bas pour m'aider au besoin, m'offre son genou, qu'il plante fermement contre la roche et dont je me sers comme un escabeau, puis, pendant que je me tiens accroché à la paroi du pic, il plie le dos et je monte un autre degré. Enfin, grimpant péniblement de roc en roc, je finis par atteindre un point qui peut être à 25 pieds du sommet. Impossible d'aller plus haut. Je me résigne donc à descendre, quand Jean-Marie, maintenant tout feu et flamme, s'obstine à vouloir me faire monter, pour contempler le panorama que lui-même ne peut s'empêcher d'admirer. Il laisse tomber une corde que Qœl'a m'attache à la poitrine et, en un clin d'œil, je suis hissé sur le pic, qui n'a pas plus de 4 pieds de diamètre.

Dans l'espace d'une seconde, chaînes de montagnes et glaciers reluisant au soleil, sombres forêts et lacs aux baies multiples me passent sous les yeux, je me rends compte de l'altitude atteinte et, pour empêcher le vertige dont je suis menacé, je me jette par terre, si l'on peut parler ainsi, quand le sol se compose uniquement d'une étroite roche suspendue à 7 225 pieds au-dessus

de la mer et constamment battue par les vents. Du côté oriental, le massif suit presque la ligne perpendiculaire et vous apercevez le lac d'Ours à 1 550 mètres au-dessous du pic où vous êtes perché. Juchez un homme à la tête déjà peu solide sur le point culminant d'une tour Eiffel cinq fois plus haute que celle de Paris, et vous aurez une idée de ma position.

Aussi, m'empressé-je de descendre ; avec quelles difficultés, c'est ce qu'on pourra aisément s'imaginer. Je ne me permettrai plus qu'un détail. Au lieu de suivre patiemment les mille sinuosités de la montagne, je me laissai tomber le long d'un massif de neige qui, légèrement incliné, pouvait avoir 300 mètres de long. C'était une expérience : je ne la renouvellerai point. En effet, malgré toutes mes précautions, le pied me manqua, avant d'avoir atteint le point que j'avais en vue ; là j'aurais été à l'abri du danger d'aller donner contre une roche qui empiétait sur la neige, 100 mètres plus bas, et que, dans ma chute ou glissade, je frisai de bien près. Je me servis d'abord de mes mains en guise de frein; mais j'avais à peine fourni la moitié de ma course aérienne, que le frôlement contre la neige durcie les avait mises en feu et mes coudes durent alors me rendre le même service. De retour au lac d'Ours, on me blâma fort de mon imprudence et on me montra un perclus qui devait à pareille aventure la perte d'une de ses jambes.

Pardon de ces détails, mon révérend Père ; s'ils vous donnent une idée des dangers courus, ils proclament en même temps ma dette de reconnaissance envers le bon Dieu, et j'en prends occasion pour le remercier de sa constante protection. Nous allons maintenant, si vous le voulez bien, regagner à la course la Mission du lac Stuart, et notre guide dans cette dernière tournée sera

encore mon journal de voyage, cette fois considérablement abrégé.

23 *août.* — Après les confessions des retardataires, nous avons pris congé de nos bons Sékanais. Ce *nous* comprend aujourd'hui, outre mon humble personne, Sahid, qui retourne dans son pays, Tœrôts, qui voudrait voir le lac Stuart, et un autre Sékanais, qui a des parents à la Mission. Un autre compagnon, qui ne nous a point quittés de toute la journée, a été une pluie battante, dont nous aurions fort bien pu nous passer. Partis peu avant midi, nous n'avons pu arriver qu'au milieu du portage qui sépare le lac d'Ours de la rivière aux Saules.

24 *août.* — Après avoir suivi tout un système d'écluses indiennes établies le long d'un ruisseau qui a peine à porter le canot, nous avons gagné la rivière aux Saules. Ce cours d'eau est malheureusement très bas, et les pronostics de mon équipage n'ont rien de bien rassurant. Ils sont bientôt réalisés et, maintes fois, nous nous échouons sur les galets et les bancs de gravier, où mes Indiens ont à traîner le canot en pataugeant dans une eau aussi rapide que peu profonde. Nous rencontrons de nombreux saumons à la peau couleur de sang et, partant, sur leur déclin, qui n'ont pas fait moins de 830 milles pour venir frayer dans ces parages.

25 *août.* — En sautant du rivage à la grève pour s'embarquer, mon brave Sahid est tombé sur le tranchant de sa hache, dont il se servait comme de bâton, et il s'est fait une vilaine blessure au genou. C'est un rameur de moins. Les provisions se faisant rares, un de mes compagnons a dardé, vers midi, deux saumons avec sa perche. Bien que de qualité très inférieure, ils ont fourni la pièce de résistance de notre dîner. Dans l'après-midi, on nous signale, à environ 4 milles à gauche, comme une traînée lumineuse, au milieu de la forêt. Ce n'est,

me dit-on, autre chose qu'une chute très haute dans la rivière aux Appâts, dont j'ai vu la source au pied des montagnes. Sans le malencontreux accident de ce matin, Sahid nous l'aurait fait visiter. Du reste, je ne regrette qu'à demi cette petite excursion, car la pluie semble décidée à ne pas nous laisser de relâche.

26 *août*. — Nous avons aujourd'hui pénétré, vers midi, dans le lac Thatla et, après une quinzaine de milles de traversée, nous sommes arrivés à l'ancien Landing, où la lettre d'un Indien nous a appris que j'aurai à faire un enterrement d'enfant. Puis, ce soir, vers 10 heures et demie, nous avons atteint, au chant de la barcarole des Porteurs, le nouveau Landing où Sahid a retrouvé sa famille.

Dimanche 27 *août*. — Nous avons joui toute la journée de l'hospitalité de Sahid et, en même temps, donné aux quelques sauvages qui se trouvaient là l'exemple du repos dominical.

28 *août*. — Sahid nous a cédé son garçon comme remplaçant. Notre canot, qui n'a point été fait pour nos grands lacs, a eu peine à tenir tête aux énormes vagues soulevées par la tempête et, plus d'une fois, nous avons dû vider l'eau qu'il admettait par-dessus bord. Par moments surtout, la bourrasque était telle que nous n'étions rien moins que sûrs de revoir le rivage. Le vent ne nous a pourtant pas empêchés de prendre six belles truites en pêchant à la cuillère.

Nous avons été tellement ballottés toute la journée que, ce soir, nous avons peine à nous tenir debout. C'est aujourd'hui le lendemain de mon *birth day* ou de l'anniversaire de ma naissance. Peu s'en est fallu que cette journée ne fût la dernière de ma vie. Cette seule mention doit suffire; impossible d'entrer dans les détails.

29 *août*. — Bonne journée; longue course aujour-

d'hui. Après avoir fait une dizaine de milles sur le lac Thatla, nous avons descendu la rivière du Milieu, d'un bout à l'autre ; puis le lac Tremblé une fois traversé, nous avons poussé jusqu'au Grand Rapide sur la rivière Thatché, où nous venons d'arriver de nuit.

Avant de nous engager dans cette dernière rivière, un incident, qui aurait pu avoir de graves conséquences, est venu nous distraire un instant. Les falaises rouges et blanches, qui bordent le lac Tremblé aux alentours de son réservoir, étaient en vue, lorsque Tœrôts, qui se tenait à l'avant du canot, nous a fait remarquer au loin, et tout près du rivage, deux points qui paraissaient se mouvoir. Immédiatement tous les yeux se sont braqués dans cette direction, et Johny n'a pas eu de peine à résoudre le problème.

— Ce sont des hommes, a-t-il dit ; deux sauvages apparemment.

Et le canot a continué de fendre les vagues. D'un autre côté, chacun s'appliquait à deviner quels pouvaient être les mystérieux voyageurs et comment il se faisait qu'ils paraissaient marcher dans l'eau. Tout à coup :

— Ils ont des cornes ! s'écrie le garçon de Sahid.

Exclamation de la bande. Les avirons se reposent un instant.

— C'est vrai, fait Tœrôts, ce sont des chevreuils. Voyez ; un, deux, trois... il y en a quatre !

Et tous de s'écrier :

— Allons, force de rames ; nous en tuerons bien, au moins, un ou deux.

A la pensée du gibier, toute fatigue disparaît, et je puis dire que, pour ma part, je ne suis pas le moins ardent. Mais voilà que Tœrôts se détourne comme un homme qui a fait une trouvaille.

— Ce n'est pas tout, dit-il ; il y a aussi un ours gris, qui semble leur donner la chasse. Ne voyez-vous pas cet animal si gros et de couleur si sombre, qui paraît nager ?

— Mais non, fait Johny, vous vous trompez tous. C'est simplement une bande de cariboux.

— C'est vrai, convient maintenant Tœrôts en chargeant sa carabine. En avant, les amis, il y a longtemps que nous n'avons pas eu pareille aubaine. Il y en a quatre, sinon cinq.

— Hourra ! pour les cariboux, s'écrie chacun de mes sauvages, en se baissant sur leurs rames.

Cependant la distance a diminué, et mes compagnon, impatients, crient à Tœrôts qu'il ferait bien d'essayer sa première balle. Quant à moi, je ne suis pas aussi sûr qu'eux et je m'étonne que ces cariboux ne soient pas tous de la même couleur. Pourtant, comme nous voici arrivés à portée d'une bonne carabine, je laisse le chasseur épauler son arme et viser le gibier. Le coup va partir, quand, tout à coup, un trait de lumière traverse mon esprit.

— Arrête, m'écriai-je, ne tire pas !

— Qu'est-ce ? demande le chasseur quelque peu déconcerté.

— Ne vois-tu pas, nigaud, que tes prétendus cariboux ne sont autre chose que des vaches !...

Après un court silence, mon équipage part d'un éclat de rire mêlé de dépit.

— Quel bon souper nous avons manqué ! font-ils. Quel dommage que tu aies parlé si tôt !

C'étaient, en effet, des bestiaux, qui s'en retournaient au village indien, situé de l'autre côté du lac. Mes braves gens, qui auraient distingué un homme d'une femme à une distance de plus d'une demi-lieue, connaissent si

peu ces animaux, qu'ils n'ont pu les reconnaître à moins d'un demi-mille. Et puis, qui se serait jamais attendu à faire là pareille rencontre!

30 *août.* — *Deo gratias!* Me voici de retour à la Mission. Comme la distance qui me restait à parcourir était encore très grande pour un jour, nous sommes partis avant 3 heures du matin, affrontant de nuit les dangers du Grand Rapide. Ce soir, à moins de 3 milles de la Mission, nous avons tué un ours noir, que la Providence nous a envoyé, sans doute pour nous dédommager de notre désappointement d'hier. C'est le cinquième que je rencontre, le quatrième que je tue depuis ce printemps, preuve évidente que je suis bien toujours « au pays de l'ours noir ».

A.-G. MORICE, O. M. I.

MISSION DE SAINT-EUGÈNE.

East Kootenay, 6 février 1900.

LETTRE DU R. P. COCCOLA AU T. R. P. GÉNÉRAL.

Personnel et travaux de la mission. — Église et ministère dans les différentes tribus de Kootenays. — Découverte d'une mine d'or. — Belle église de Saint-Eugène.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Je me propose de vous dire quelque chose à la hâte de notre Mission de Saint-Eugène.

Elle se compose de trois Pères et un Frère convers ; tous travaillant selon leur force à la gloire de Dieu et à la prospérité de notre chère famille religieuse.

Pour avoir une idée du genre des travaux qui absorbent tous nos moments, il est nécessaire de connaître l'étendue de notre district. Plus de 100 milles au nord de Saint-Eugène, nous avons une tribu de sauvages